

# 1

La grande aiguille de l'horloge murale toucha le onze au moment où Abbot levait les yeux sur elle. Il poussa un soupir de satisfaction en se redressant sur sa chaise, tira un trait sous l'opération en cours et jeta un coup d'œil sur son collègue qui, au bureau voisin, radotait les mêmes gestes. Abbot repoussa son livre de comptes, ses crayons, ses papiers, comme on le fait de son assiette à la fin d'un repas expédié. Il se leva, referma d'un geste sec et machinal le classeur de bois et descendit en les roulant ses manches de lustrine. L'esprit économe de sa femme avait triomphé des sarcasmes de ses collègues. Comme chaque soir, il changea la date au calendrier mural, l'avançant d'un jour. Son voisin achevait le rangement diurne de leur bureau, ouvrait leur fenêtre que la femme de ménage refermerait plus tard, montait sur la table les corbeilles à papier en osier, donnait un tour de clé à la pendule octogonale en bois signée Lecomte Frères.

Des alvéoles contiguës le même bruissement incertain fait de grincements, de raclements, animait l'ultime agitation de cette journée d'ennui. Dans les couloirs, l'habituel silence brisé ponctuellement à chaque sortie renvoyait l'écho d'interpellations amicales, de furtives collusions.

Abbot et son collègue se présentèrent ensemble à la porte et comme chaque soir, firent assaut d'urbanités. Ils saluèrent en descendant ceux des autres étages, visages flous à peine connus, enfermés dans leurs fonctions comme ces lignes de front où chaque poste séparé a un devoir différent.

Le concierge leur adressa un signe de tête, attendant en tenant sa lourde porte que tous fussent sortis.

Comme chaque vendredi soir, le collègue d'Abbot lui proposa de venir prendre l'apéritif dans le café où se rendaient la plupart des employés de cette administration.

— Non merci, je dois rentrer, déclina-t-il.

— Ah ?... Vous avez à écrire...

Gêné il se contenta de sourire.

— Non, j'ai des courses à faire.

Comme à chaque fois qu'il sentait l'ironie chez son collègue, il regrettait de s'être laissé aller aux confidences.

Goguenard, l'autre lança :

— J'espère que vous serez prêt pour le Grand Prix.

— J'espère bien.

Réponse habituelle à cette plaisanterie rituelle.

Ils se séparèrent sur le trottoir, l'un remontant la rue, l'autre la descendant. Une fin de soleil poudrait la chaussée, avivant par éclats l'eau saumâtre du caniveau.

Abbot s'arrêta devant l'épicerie italienne et regarda les rigazottas. Il les adorait. Sa pensée un instant flotta vers le repas insipide qui l'attendait, il haussa les épaules, regarda gourmand la pile de pâtes onctueuses gonflées de viande et d'épices et rentra chez lui.

Il souhaita le bonsoir à la gardienne, monta l'escalier et ouvrit sa porte.

Sa femme parut sur le seuil de sa cuisine.

— Je n'ai plus de pain, tu veux redescendre ?

— Non, ça ira.

Il entra dans leur chambre où il s'était aménagé, sur la table de bridge, un coin pour écrire. D'un tiroir fermé à clé de l'armoire, il sortit son manuscrit. Il le serrait là pour échapper à la curiosité qu'il estimait malveillante de sa femme et de sa fille. Il le porta sur la table, l'ouvrit au dernier chapitre, le relut, s'assit confortablement et, avec un imperceptible soupir de satisfaction, décapuchonna son stylo Bic et commença à écrire. Sa main courait sur le papier et si elle s'arrêtait, butant sur une idée ou trébuchant sur un mot, il relevait la tête, serrait fortement les lèvres, le regard perdu, saisi à chaque fois par l'angoisse de ne pouvoir continuer. Si l'arrêt durait trop, il posait son stylo, se frottait les mains, les tordait plutôt, tandis que son buste oscillait à la façon de celui de ces juifs qui prient corps et âme entremêlés, entièrement livrés à leur extase.

Il sortait de ces séances d'écriture comme émergeant d'un autre monde, comme un voyageur lunaire reprenant pied sur son univers et regardant les objets familiers qui, un temps, lui étaient devenus étrangers. Ses échappées étaient courtes, le dîner arrivait très vite ; il rejoignait alors la table familiale où sa femme et sa fille l'attendaient. Tandis qu'il buvait sa soupe, il entendait leur parlotte comme une succession de hachures formulées qui n'atteignaient pas son degré de perception. Il observait leur ressemblance par-dessus sa cuillère, notant leurs visages identiquement pâles, serrés autour d'un nez pointu qu'elles tendaient de la même manière en parlant, ponctuant la fin de chaque phrase de brefs mouvements de tête.

Sa femme apporta de la salade et un morceau de fromage. Le dîner était fini, Abbot regretta ses rigazzottas.

— Tu sors encore ce soir ?

La plus âgée interrogeait la jeune. Celle-ci acquiesça de la tête sans lever les yeux.

— C'est tous les soirs alors !

Leur fille travaillait comme caissière dans un supermarché de la périphérie, elle y avait connu un garçon qu'elle s'était mise à fréquenter.

— Bien sûr, toi tu ne dis rien !

Le reproche conjugalement fielleux cernait l'indifférence d'Abbot.

Il haussa les épaules sans répondre.

— Ça ne t'intéresse pas, tout retombe toujours sur moi, continua-t-elle.

— Je ne rentrerai pas tard, promit la fille.

— Il y a du dessert ? questionna Abbot.

— Des pommes, elles sont sur le buffet de la cuisine.

Il se leva pendant que les deux femmes poursuivaient leur discussion, puis elles disparurent dans la cuisine, pendant qu'il restait à table à mâchonner son fruit.

La vaisselle terminée, sa fille passa dans le cabinet de toilette et sortit rapidement en leur souhaitant le bonsoir.

Il alluma le poste de radio pendant que sa femme sortait sa boîte à couture et s'installait avec des chemises de son mari sur les genoux.

— Je ne sais pas ce que tu fais avec tes cols, ils sont usés comme si tu les frottais à la pierre ponce, ça va faire deux fois que je retourne celui-là !

— Cette chemise est vieille, je peux peut-être m'en acheter une autre ?

Il répondait par politesse, mourant d'envie de retrouver son manuscrit.

— C'est ça ! avec ce que tu gagnes : tu peux t'acheter des chemises neuves tous les jours, pour travailler c'est bien suffisant.

Il restait debout, n'osant pas s'esquiver trop vite.

— Je n'aime pas ça, dit-elle tout à coup.

— Quoi donc ?

— Qu'elle sorte tous les soirs... On ne le connaît ni d'Ève ni d'Adam, ce garçon.

— Ils travaillent ensemble.

— Ça, je sais, merci ! C'est même tout ce qu'on sait.  
Il ne répondit pas, glissant vers la chambre.

— Où vas-tu ?

— Je pensais travailler un peu.

— Mon pauvre ami, tu n'es pas avec moi depuis cinq minutes que tu veux t'éclipser. Ah, c'est vraiment agréable ! Je suis toute seule toute la journée et tu ne peux même pas me tenir compagnie le soir ? Eh bien, vas-y, écrire tes élucubrations !

Il la regarda, étonné : il ne lui connaissait pas ce mot.

Résigné, il s'assit et prit un hebdomadaire qui traînait.

## 2

Un dimanche après-midi où il était resté à la maison pendant que sa femme rendait visite à sa sœur, au milieu d'une page il écrivit le mot : « FIN ».

Il resta un moment à le regarder avec un mélange de satisfaction et de regrets, comme on contemple un voyage réussi qui se termine. Il revint en arrière, relisant ses derniers mots, les caressant du doigt comme s'il sentait sur sa peau l'émotion qu'il y avait mise. En haut de cette page, il écrivit : 283. Son livre compterait deux cent quatre-vingt-trois pages. L'aventure était terminée ; ses personnages, devenus compagnons de voyage, plus proches et familiers que ceux qui l'entouraient, retournaient à leur néant. L'amertume de la séparation assombrissait le plaisir de la réussite. Il songea un instant écrire une suite et sut en même temps que c'était impossible : il avait tout dit, ils avaient tout dit.

Il alla prendre dans l'armoire un paquet qui était là depuis longtemps, le système de reliure ; il l'avait

acheté dans une grande papeterie, la couverture en carton fort était marron clair.

Il réunit ses pages avec soin, recommença plusieurs fois jusqu'à ce qu'il fût pleinement satisfait. Sur la couverture, il colla une étiquette au graphisme ancien, comme celles que l'on met sur les pots de confiture industrielle pour faire croire qu'elles sont faites « maison », la compléta avec un crayon-feutre plus épais, d'une écriture arrondie, Il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et reconnut le pas de sa femme.

— Tu es là ? héla-t-elle

— Oui je suis là.

Il répondit sèchement, irrité qu'elle fût déjà de retour.

Il perçut plus qu'il n'entendit le petit meuble de l'entrée où ils rangeaient leurs chaussures s'ouvrir et se refermer.

Elle arriva dans ses pantoufles à semelle de feutre.

— Qu'est-ce que t'as fait ?

Il hésita à répondre : « J'ai travaillé. » Pour elle, comme pour le reste de son entourage, un travail qui ne rapportait pas et vous procurait du plaisir n'était pas un travail ; tout juste une distraction.

Il lui dit :

— Je me suis reposé.

— Eh bien, tu as eu tort de ne pas venir, Germaine avait fait une amandine comme tu les aimes, et il y avait une bonne émission à la télé, des variétés avec des jeux... Si on achetait une télé ? enchaîna-t-elle brusquement

Il haussa les sourcils.



— Je croyais qu'on n'avait pas les moyens...

— On prendra un petit crédit, on a quelques économies.

— Mais c'était pour le toit de la maison.

Il faisait allusion à un petit pavillon près de Montargis qui lui venait de ses parents. Ils se contentaient d'en assurer l'entretien, remettant au moment de la retraite les autres travaux.

— Eh bien, le toit attendra.

— Mais la charpente va s'abîmer...

— Mais non, si elle devait s'abîmer, ce serait déjà fait !

Il haussa les épaules ; c'était elle qui jusque-là s'était opposée à ce qu'ils possèdent une télé, prétextant la scolarité de leur fille, puis estimant qu'on devait attendre « que tout ça soit bien au point ». Lui aurait aimé cette ouverture dans leur vie. Bien souvent, entendant le matin ses collègues commenter telle ou telle émission, il se sentait exclu de leur complicité, étranger à un groupe qui partagerait sans lui les miettes d'un festin.

Sa femme s'installa à la table et ouvrit le carnet de comptes du ménage.

— On peut donner une partie comptant et le reste en six mois, sans que ça touche à nos réserves, ajouta-t-elle... Évidemment, s'il n'y avait pas une grosse différence, on pourrait la prendre en couleur.

— Ça vaut combien, une télé ?

— Il y en a à tous les prix. Il faut prendre une marque pour être tranquille, du solide, pas du luxueux, on ne la change pas tous les jours.

Il la regarda ; ses joues étaient roses d'excitation.

— C'est ta sœur qui t'a convaincue ?

— Pas du tout, mais le soir, quand tu t'enfermes dans la chambre et que je reste toute seule...

— J'ai fini.

— Ah bon... Mais quand même, dans la journée, il y a des trucs intéressants pour les femmes à la maison. Moi, je n'ai pas d'amies, je ne sors pas, toi tu as ton travail... Et puis un homme, c'est pas pareil.

— Il faut mettre une antenne sur le toit ?

— Non, une intérieure suffira.

Il ne put s'empêcher de sourire ; elle reprenait ses propres arguments.

— Bon alors, c'est pour quand ?

— Eh bien si tu veux, demain soir après ton travail, on peut aller chez Ledoux, tu sais à côté de la boulangerie ? Paraît qu'il est très sérieux et qu'il vient tout de suite en cas de panne.

Elle jacassa pendant tout le repas, complètement absorbée par son projet. Elle ne remarqua même pas que leur fille rentrait tard et la mine penaude.